

L'ESPACE DES CHOSES

En cette année 1871, le Dr Sarrasin, de Douai, monte à la tribune du Congrès International d'Hygiène. L'illustre savant qui, comme chacun sait, vient d'hériter de la fabuleuse fortune de la Bégum Gokool, prend la parole dans un silence religieux : « Messieurs, parmi les causes de maladie, de misère et de mort qui nous entourent, il faut en compter une à laquelle je crois rationnel d'attacher une grande importance : ce sont les conditions hygiéniques déplorable dans lesquelles la plupart des hommes sont placés. Ils s'entassent dans des villes, dans des demeures souvent privées d'air et de lumière, ces deux agents indispensables à la vie. Ces agglomérations humaines deviennent parfois de véritables foyers d'infection. Ceux qui n'y trouvent pas la mort sont au moins atteints dans leur santé ; leur force productive diminue, et la société perd ainsi de grandes sommes de travail qui pourraient être appliquées aux plus précieux usages. Pourquoi, messieurs, n'essaierions-nous pas du plus puissant des moyens de persuasion... de l'exemple ? Pourquoi ne réunirions-nous pas toutes les forces de notre imagination pour tracer le plan d'une *cité modèle* sur des données rigoureusement scientifiques ? (...) Cette ville de la santé et du bien-être, nous inviterions tous les peuples à venir la visiter, nous en répandrions dans toutes les langues le plan et la description, nous y appellerions les familles honnêtes que la pauvreté et le manque de travail auraient chassés des pays encombrés. (...) Nous aurions là de vastes collèges où la jeunesse, élevée d'après des principes sages, propres à développer et à équilibrer toutes les facultés morales, physiques et intellectuelles, nous préparerait des générations fortes pour l'avenir »¹.

1. Jules Verne : *Les 500 millions de la Bégum*, Hachette, 1966, p. 36 sq. L'ouvrage de Verne est de 1877 ; deux ans auparavant, le Dr Benjamin Ward Richardson faisait paraître, sous le titre de *Hygea, the city of Health, une Utopie en tous points semblable à la France-Ville du Dr Sarrasin*.

Le danseur, l'onaniste et le jardinier

Cette exemplaire Cité du Bien-Etre, en laquelle nous nous plaçons à reconnaître la figure idéalisée, magnifiée, du Creusot, d'Anzin, de Montceau-les-Mines ou de la Grand-Combe, portera le doux nom de Franceville. *La cité minière* — il n'est que de lire le Dr Sarrasin pour s'en assurer — *c'est l'antithèse de la ville ouvrière*, l'antithèse de la cité de l'âge industriel, ou plus strictement de ses « mauvais quartiers », l'antithèse du quartier Saint-Sauveur à Lille, ce « cloaque permanent », l'antithèse encore des faubourgs parisiens.

Que créent les Schneider, les Chagot, les Mony, tous grands bâtisseurs devant l'Eternel, sinon l'*anti-taudis*, l'*anti-faubourg*? Voyez l'œuvre des Wendel : « A la différence des grandes villes ouvrières, qui rassemblent la foule des salariés dans d'affreux taudis, les vallées mosellanes voient se répartir, entre villages voisins, le personnel des mines et des usines. Hayange ou Moyœuvre auraient pu devenir de hideuses capitales industrielles. Il semble préférable d'essaimer les ouvriers tout au long de la Fensch et de l'Orne, ou alentour : les vieux villages restent le noyau des agglomérations nouvelles, dont chaque maison garde un bout de jardin : ainsi, le soir venu, après le travail, le mineur ou le forgeron, rentré chez lui par le chemin de fer privé, à bicyclette ou à pied, peut-il prendre la bêche ou l'arrosoir. *Il ne se détache pas tout à fait de la terre. Il ne sombre pas dans le prolétariat de faubourg.* »²

De la lumière, de la verdure, de l'air, du soleil, de l'espace surtout. En somme, une Charte d'Athènes avant la lettre. L'habitation souriante et gaie plutôt que le bouge infect et malsain, le « goût du chez soi » plutôt que l'horrible caserne ouvrière³. La promiscuité ne conduit-elle pas aux

2. R. Sédillot : *250 ans d'industrie en Lorraine. La Maison de Wendel de 1704 à nos jours*. Paris, 1958, p. 256.

3. Voici ce qu'est une caserne : « Le type de ces constructions immondes est la cité Jeanne-d'Arc. C'est là que logent, pour ne pas dire c'est là que grouillent, deux mille êtres humains, la population d'un gros bourg. Les escaliers sombres sont moins éclairés et plus dangereux le soir qu'aucune partie de la voie publique au milieu de la nuit. Leur infection défie toute description. Pour consentir à venir y loger, il faut que le père de famille soit réduit au dernier dénuement. Telle est l'immoralité de ces grandes agglomérations que la mère, en vous parlant de ce logement, s'excuse spontanément d'être venue l'habiter ». (Picot : *Un devoir social et les logements d'ouvriers*, 1885). « Tout près de la rue Secrétan, rue de Meaux, se trouve la Cité Gand. On y a constaté la présence de 1 700 individus abrités dans un long bâtiment en ruines à deux étages, où l'on a pratiqué des *alvéoles* pour y loger ces malheureux » (Dr du Mesnil : *L'habitation du pauvre à Paris*, 1882).

« ravages du contact », aux « saturnales de la débauche » ; l'entassement ne porte-t-il pas avec lui le désordre, la maladie et le crime ? A la densité de la ville ouvrière, la cité minière oppose l'étendue ; à la concentration, la juxtaposition ; à la foule, la collection d'individus séparés. Elle désagglomère, désentasse, défait les confusions et répartit les corps ; c'est dire encore qu'elle désagrège les hordes sauvages venues des bas-fonds. Et puis, elle en extrait l'honnête travailleur, l'isole, le loge, l'implante, l'acclimate, l'assimile, le domestique.

Cette détestable masse ouvrière, redoutable conglomérat de « viveurs, de danseurs et d'onanistes »⁴, la company-town la pulvérise en une poussière de particules atomisées au sein d'un monde mineur que tous s'accordent à trouver « admirablement organisé avec sa hiérarchie si bien réglée, dans laquelle chaque chose est à sa place et chaque homme à son rang »⁵. Brisant avec la foule, le tumulte des corps pressés et des contacts suspects, la cité minière instaure un espace découpé, immobile, figé, où chacun est arrimé à sa place. *Du danseur en un mot, elle fait un jardinier.* Le premier appartient irrémédiablement au taudis, le second relève de ce qui est à la fois une contre-cité et une société parfaite. Là en effet, paisiblement adonnée à la culture de son jardinet, une « race de voyous » se rééduque patiemment. Innombrables sont les vertus du travail forcé ; notons qu'il figure ici comme un vigoureux préservatif à « l'attrait du cabaret qui tue le corps et anémie le cerveau »⁶. En s'administrant ce douloureux antidote, baptisé par dérision sans doute d'« agréable passe-temps », l'ex-danseur s'exerce stoïquement en son potager à acquérir « l'amour du foyer ».

Ainsi, au cœur du désordre industriel, les cités modèles des Japy, des Seydoux ou des Schneider s'élèvent comme des havres de paix, des îlots de moralité. Voyez plutôt Stiring-Wendel, vivant désaveu des Leeds, Glasgow, Birmingham, Lille et autres Manchester. « Charles (de Wendel) a mis toute son âme dans la création de Stiring. Il a voulu y faire grand et neuf. Bâtissant de toutes pièces sur le néant, il y fait surgir un petit univers. Comme une fée, de sa baguette, transforme une citrouille en

4. Ce sont là les termes en lesquels les Rédemptoristes stigmatisaient, en 1899, les métallurgistes, verriers et cordonniers de l'Avesnois — cité par Y.M. Hilaire : « Les ouvriers de la région du Nord devant l'Eglise catholique (XIX^e et XX^e siècles) », in *Le Mouvement Social*, n^o spécial : *Eglise et mouvement ouvrier en France*, oct.-déc. 1966, p. 184.

5. H. Guitton : *Fête du travail à la mine de Commentry*, Crépin-Leblond, 1873.

6. Ch. Grauwil : *Les institutions patronales des compagnies houillères du Pas-de-Calais*, Lille 1909 (thèse de droit), p. 48.

carosse, il a, d'une forêt muette, fait une cité industrielle. Il n'y avait pourtant là ni habitants, ni maisons. Il a fallu appeler ceux-là, et construire celles-ci. Hayange ou Moyœuvre disposaient d'une population locale et il a suffi d'y changer les paysans en ouvriers. Mais à Stiring, il n'y avait rien ni personne. Charles fait venir des frontaliers, des Allemands. *Il les installe, il les implante, il les acclimate. Pour les loger, les retenir et les assimiler*, il décide de fonder une cité-modèle, comme nul alors n'en imagine, si ce n'est dans la jeune Amérique. Ce sera la cité de Stiring-Wendel : on commence à la dessiner le 1^{er} juin 1854, avec cinq rues parallèles, une grande artère les coupant toutes à angle droit et, au centre, une place circulaire ; les maisons sont coquettes, aérées, entourées de leur jardin. Le mot « urbanisme » n'est pas encore né, mais c'en est déjà, et du bon »⁷.

Stiring, c'est France-Ville, et c'est Neufbrisach, la plus belle forteresse de Vauban. « C'est Mars, ici, qui commande, et la géométrie »⁸. La ville, édifiée au milieu du paysage forestier, s'inscrit dans un parfait octogone. Le plan radial traditionnel est abandonné, et l'on note le tracé orthogonal des rues qui permet aux défenseurs de se porter rapidement au point menacé. Au centre l'immense place, grande comme quatre îlots d'habitation, champ de manœuvres interne, assure le mouvement des troupes. Sur elle sont groupés, tout comme dans la cité de Wendel, « outre l'église, les organes vitaux de la cité, civils aussi bien que militaires : la halle, la maison de ville, les habitations du gouverneur, du major et de l'aide-major, de l'intendant »⁹. Et puis, Stiring, c'est encore le New Lanark d'Owen : « Dans cette colonie bien policée où tout se fait conformément aux besoins soit de l'usine, soit des habitants, on n'entend nulle part ni invective ni juron. Il n'y a pas d'homme querelleur ou de femme braillarde. Ces résultats sont dûs, d'une part, à l'atmosphère morale qu'on y maintient ; d'autre part, à l'absence de tavernes ; et enfin à l'isolement des habitants par rapport au reste du monde, si l'on peut parler d'isole-

7. R. Sédillot, *op. cit.*, p. 182. De cette merveilleuse ville panoptique, nous avons également cette description, quasi identique : « La cité de Stiring-Wendel... présente la disposition en damier, cinq grandes rues parallèles, une grande rue coupant les autres et au centre de la croix une belle place circulaire... Une vaste église fut construite pour réunir toute la population, car M. de Wendel n'était pas homme à négliger le point de vue moral et religieux ». M. Grosdidier de Matons : *Histoire de la maison de Wendel*, 1940 (dactylographié).

8. P. Chaunu : *La civilisation de l'Europe classique*, Arthaud 1970, p. 24.

9. *Ibid.*, p. 124.

ment lorsque 2 500 personnes sont rassemblées dans les étroites limites d'une soixantaine d'hectares »¹⁰.

Stiring — France-Ville — Neufbrisach — New Lanark. *Un camp retranché, une ville de Santé, un cloître industriel et en même temps une cité punitive*, voilà la cité minière, ou plus exactement son utopie. Du militaire, du sanitaire, du pénitentiaire et du pédagogique. Différemment dosés, inégalement distribués, ce sont là les points cardinaux de toutes ces cités. Stiring est sans doute plus « militaire » que le Creusot, plus « pénitentiaire », mais toujours cette figure à quatre têtes scellera l'existence du mineur et du forgeron.

De tout ceci, on conclura sans peine à la naissance d'un nouvel urbanisme, ce en quoi on aura tort. Un autre espace émerge, rebelle aux masses denses ; est-il « urbain » ? Laboratoires pour une société disciplinaire, la nôtre, les cités minières coupent les ponts avec les villes du premier âge industriel — ces écuries d'Augias — et préfigurent le fonctionnalisme des villes du Corbusier. Or, le socle épistémique, le système de référence à partir duquel, entre le milieu du XIX^e siècle et les années 1930, s'organise ce nouvel espace, n'est rien moins qu'urbanistique. La pensée qui, jusqu'à la Charte d'Athènes, régit la ville, c'est une pensée hygiéniste, attachée à se prémunir contre les séquelles pathologiques de l'entassement, savoir la maladie et le crime. Le discours sur lequel se règlent les bâtisseurs n'est point un discours de la *communication* sociale, de l'information, mais de la *contagion*. Flacon clos, îlot salubre protégé des miasmes doublement pathogènes et criminels, la cité minière, plutôt qu'un espace urbain — catégorie du mouvement, de l'échange — dessine alors un *milieu* — catégorie de la sédentarité, de l'intimité. De là cette question qui nous brûle les lèvres et nous occupera longtemps encore : l'hygiène peut-elle penser l'urbain, le milieu peut-il contenir la ville ?



10. R. Owen : *Textes choisis*, Ed. Sociales, 1963, p. 83-84.

Les joujoux du désurbaniste

Nourris dans la haine de la ville et de ses poisons maléfiques, les fondateurs d'Empire, à commencer par les patrons mulhousiens, ne se proposent rien de moins que de « faire disparaître le prolétariat de la société moderne »¹¹. Vaincre le taudis et supprimer « l'homme qui n'a rien, qui n'est de nulle part », c'est un seul et même combat. Son issue est toute trouvée : la propriété qui, seule, sanctionne l'appartenance réelle au corps social¹². Pour que l'ouvrier déserte le bouge et, pour le plus grand profit de la paix sociale, réintègre la communauté des possédants, rendez-le propriétaire de sa maison et possesseur d'un petit champ. De là, cet hymne à la petite propriété et plus encore ces bucoliques cent fois chantées tant, en ce siècle dit de la « révolution industrielle », les vertus paysannes auront été distillées comme ultime contrepoison aux miasmes urbains et le village amoureux investi comme un dernier rempart devant l'ombre griffue de la ville ouvrière. Créateur, en 1825, de la fonderie de Fourchambault, Emile Martin, en homme attaché au perfectionnement moral de sa fabrique, expose en ces termes son programme social : « ... Je veux organiser quelques familles dans la condition de petits cultivateurs... La plus grande ressource de l'ouvrier est le travail de la terre au-delà de sa journée de fabrique. Il faut que l'ouvrier dans cette situation cultive assez de terrains pour couvrir une partie de la dépense, acheter une vache, élever un porc. Il y a nécessité de lui donner le pâturage (outré) la fumure et le labourage des terres. *Ce serait un grand moyen de moralisation de faire de l'ouvrier manœuvre un petit cultivateur.* Je regarde cette famille comme la base et la souche de l'entreprise »¹³.

11. A. Penot : *Les cités ouvrières de Mulhouse* (travail présenté à la Société industrielle de Mulhouse, 1865). Et ceci : « Lorsqu'en 1864, M. Duruy, Ministre de l'Instruction publique, vint à Mulhouse, il voulut voir la Cité ouvrière. Ayant rencontré la femme d'un ouvrier dans la maison qu'il avait demandé à visiter dans tous ses détails, il lui adressa plusieurs questions, celle-ci entre autres : Où votre mari passe-t-il ses soirées ? Avec nous depuis que nous avons *notre* maison, répondit la femme, résumant naïvement d'un mot ce qui fait le plus grand mérite de l'œuvre ».

12. « ... Là où il ne serait point possible de posséder, il n'y aurait point de patrie ». P. Dupont : *Notes et documents relatifs à l'organisation ouvrière des établissements de M. Paul Dupont*, Paris 1867, p. 1.

13. E. Martin, Journal des 8 avril et 30 juillet 1849, cité par G. Thuillier : *Georges Dufaud et les débuts du grand capitalisme dans la métallurgie en Nivernais au XIX^e siècle*, SEVPEN, Paris 1959, pp. 173 et 178.

Retour à la terre, exaltation de l'éternel paysan, célébration de la petite propriété... ces chevaliers d'industrie ont déjà à la bouche les mots d'ordre de la « Révolution nationale ». Longtemps, au mépris des impératifs même de la production, métallurgistes et houilleurs auront poursuivi la chimère d'un mineur paysan, rêvé d'un lien entre travail d'usine et travail agricole¹⁴, et prétendu à toutes forces fonder et maintenir la cité minière à l'état de *village*.

D'une aversion envers les plages interlopes de la cité industrielle, on est passé à une critique au fond de la ville, de l'idée même de ville, dont on a tenté de prévenir le retour en s'attaquant à la racine même de l'urbain, l'agglomération. Toujours, la cité minière sera pensée comme une *anti-agglomération*, et spatialement édifiée comme telle. Coketown tient de la banlieue suburbaine : un habitat aussi dispersé que possible, peu ou pas de commerces, peu ou pas d'équipements collectifs. *La cité minière achevée, c'est Los Angeles !* Un simple agrégat cellulaire, un habitat pavillonnaire lâche, inorganique, invertébré. A Anzin, au Creusot — « bouillonnements urbains délayés dans la plaine »¹⁵ —, nous sommes en terre américaine. Il faut voir ces greffons comme des morceaux détachés de l'immense tissu alvéolaire qui couvre le Nouveau monde, anti-ville démesurément étendue à l'échelle d'un continent.

Qu'est Montceau-les-Mines par exemple, cité des Chagot, sinon la préfiguration — la prémonition — d'une planète accablée de banlieues pavillonnaires, la nôtre ? « Montceau, ville industrielle, ville de charbon, il (l'étranger) l'avait supposée bâtie de hautes maisons encombrées d'étages, il l'avait crue entassée de vastes immeubles surpeuplés, sans air, sans lumière, tristes et noirs, d'une noirceur en harmonie avec la profession des occupants. Au contraire, ce qu'il voit s'étendant au loin sur les flancs

14. « L'Exposition Universelle de 1867 à Paris prévoyait un ordre spécial de récompenses pour les industriels qui avaient créé des institutions pour réaliser « la bonne harmonie de tous ceux qui coopèrent aux mêmes travaux », c'est-à-dire entre patrons et ouvriers. Parmi les initiatives qui méritaient une plus haute évaluation, on trouve « l'alliance des travaux agricoles et manufacturiers ». Une industrie pouvait ainsi être récompensée si elle présentait les caractéristiques suivantes : « Ouvriers employés dans les manufactures, cultivant les jardins qui leur sont loués ou vendus avec l'habitation, possédant des terres et les exploitant... Vaste domaine agricole uni à l'établissement industriel et exploité par le patron ou les ouvriers. Ouvriers agriculteurs exploitants diverses industries manufacturières... » cité par A. Melucci : *Idéologies et pratiques patronales pendant l'industrialisation capitaliste : le cas de la France*, 3^e cycle EPHE, déc. 1974 (dactylographié), pp. 74 et 96.

15. Italo Calvino : *Les villes invisibles*, Le Seuil, 1974.

d'un coteau bien ensoleillé, c'est une succession de petites maisons échelonnées le long de routes droites et larges, toutes ou presque toutes entourées d'un jardin plus ou moins vaste — de petites maisons faites uniquement d'un rez-de-chaussée et qui, avec leurs façades blanches, ont une allure propre et coquette, rendue plus gaie encore par des toits à tuile rouge... Un ou deux ménages tout au plus les habitent, et chaque ménage dispose de deux à trois pièces le plus souvent fort bien tenues. Ces pièces sont spacieuses, bien aérées et bien éclairées... Bref, l'ouvrier et sa famille y respirent un air sain et y vivent au milieu de la propreté. (...) Ajoutons que non seulement ces *habitations* ouvrières offrent des qualités intrinsèques de salubrité indéniables, mais encore qu'elles sont *disséminées sur un territoire extrêmement étendu*, d'où il résulte pour l'ensemble de la cité une densité de population très faible... *D'agglomération, il n'en existe pour ainsi dire pas*. Les 9 437 habitants qui la composent, suivant des limites d'ailleurs très artificielles, comprennent 2 869 ménages et peuplent 1 069 immeubles, ce qui donne par maison 2,6 ménages seulement et 8,8 habitants. Dans la banlieue, les proportions sont encore plus faibles... Donc Montceau constitue, au point de vue des habitations, un type assez parfait, presque un *modèle de ville ouvrière* »¹⁶.

C'est ce rêve de désurbanistes qui, comme dans un précipité chimique, se condense sur l'image du village, conçu comme communauté rigide, statique, nettement délimitée et très persistante. Le bourg villageois est contre-investi en tant que cristal de masse, détenteur de ces atouts maîtres qui font tant défaut à la cité carbonifère, clôture et permanence historique. Car la ville minière est une toupie folle : placée sous le joug implacable de l'usine, c'est-à-dire d'un déficit chronique, constant, de main-d'œuvre, son destin est de croître, de croître sans cesse, d'enfler, de grossir, de grandir, de se développer sans fin, d'attirer des bras, encore des bras, d'aspirer les flux de travailleurs de toutes contrées, de tous pays. La mine est un ventre : elle absorbe, dévore, savoure, digère des milliers d'ouvriers, elle englobe quiconque est à sa portée et tend à augmenter à l'infini. Ainsi *l'usine* expose-t-elle la cité à devenir une masse ouverte, c'est-à-dire très exactement — horreur et abomination — une ville ! De là cette déchirure chez l'usinier : *industriel*, il agglomère, accumule, multiplie hommes et choses aux fins d'un flux grossissant de plus-value ; *désurbaniste*, il brûle sans relâche ce que le premier a adoré. La mise en

16. Dr L. Laroche : *Montceau-les-Mines*, 1924, p. 73-74.

valeur du capital, inductrice d'un vif procès d'urbanisation, mène à une fabuleuse impasse.

Obscurs folliculaires ou hommes de talent, les laudateurs des grandes féodalités industrielles, déjà, faisaient preuve d'une certaine perplexité devant ces villes-champignons, ces cités enchantées brusquement surgies de terre. Voyez l'embarras de Reybaud au Creusot : « ... La commune n'a que peu à attendre de la culture et du commerce des denrées locales. Tout ce qui lui survient en fait d'habitants s'agrège à l'usine directement ou indirectement, participe aux salaires qu'elle distribue ou aux intérêts qu'elle crée. *L'usine est en réalité la commune* ; toutes deux ont obéi jusqu'ici à la même main et s'en sont bien trouvées. (...) Cette ville de 24 000 âmes est demeurée dans le classement administratif comme une *variété à part*, assujettie à un traitement particulier. Elle n'est pas même chef-lieu de canton, et n'a ni justice de paix, ni brigade de gendarmerie. Comme commune, elle s'est jusqu'ici passée d'octroi et n'a pas eu recours à l'emprunt. On ne dirait pas à la voir : elle a des rues éclairées au gaz, des promenades bien plantées, des fontaines, des marchés, des églises, des écoles, enfin tout ce qu'une ville doit avoir et payer chèrement pour faire bonne figure. Par quel sortilège ces travaux ont-ils été achevés ? (...) Au fond, l'équilibre ne se rétablit que par des subventions volontaires que l'établissement industriel répartit chaque année entre les dépenses obligatoires et facultatives de la commune. Voilà le secret du Creusot, et comment il fait beaucoup à peu de frais ; *la ville et l'usine sont deux sœurs qui ont grandi sous la même tutelle* »¹⁷.

La cité minière en somme ne serait qu'un monstre, une de ces piquantes bizarreries qu'une Nature étourdie et distraite secrète parfois. N'échappet-elle pas à la sagacité des taxinomistes ? En désespoir de cause, il n'y a plus qu'à l'expulser là-bas, tout au bout de la rangée de bocaux, hors-classe : ce sera une « variété à part »¹⁸. « *Le Creusot n'est pas une cité ordinaire*. Fils de l'usine, ne vivant que par elle et pour elle, il n'a pas

17. L. Reybaud : *Le fer et la houille*, Paris 1874, p. 34.

18. « Le Creusot n'est pas simplement une usine, c'est un véritable monde à part, une sorte d'empire du fer, qui pourrait prendre pour devise : « Tout pour le fer ». 22 000 personnes sans gendarmes, sans juges, paternellement gouvernées par un maire en même temps directeur de l'usine, sont uniquement concentrées dans cette idée dominante : extraire du minerai de fer, extraire de la houille pour réduire le minerai, fondre, marteler, laminier, tourner le fer pour en composer des outils capables de marteler à leur tour, laminier, tourner, tailler, limer, disposer d'autre fer de toutes manières et de toutes formes pour en construire des locomotives, des navires, des ponts, des rails » V. Turgan : *Les grandes usines*, t. VI (1866), p. 1-2.

LE PETIT TRAVAILLEUR INFATIGABLE

le même besoin que les autres agglomérations d'une organisation administrative, peut-être mal adaptée à ses allures toutes spéciales. A parcourir ses rues, on comprend de suite qu'on est dans *une ville, non de plaisir, mais de travail*. Sa physionomie est caractéristique, son aspect austère. (...) La partie toujours vivante du Creusot, c'est l'usine »¹⁹.

Même malaise chez les historiens modernes qui, par un merveilleux anachronisme, lisent la ville du XIX^e siècle à la lumière de Barthes ou de Lefebvre et s'étonnent de n'y point trouver une œuvre culturelle, un champ de significations et de représentations symboliques : « Malgré l'importance des accumulations humaines sur le charbon ou à proximité, qui justifie la définition statistique de ville, il est parfois difficile de considérer de telles accumulations comme des villes au sens plein du terme ». Et encore : « ... Malgré leurs dimensions, ces cités méritent-elles le nom de villes par leur équipement, leurs fonctions, leur atmosphère ? Elles représentent un milieu socio-professionnel fermé, cloisonné, où la vie de relation est réduite au minimum »²⁰. Voici remise en selle la catégorie du manque : les cités minières seraient des villes s'il ne leur manquaient des équipements, des commerces et surtout — inévitable coup de chapeau à l'urbanisme culturaliste — une « atmosphère ». Frappées d'un vice rédhibitoire — l'absence de « vie de relation » — elles ne « méritent » point d'accéder à ce statut.

Plus délicats encore, les rapports entretenus par cette indéfinissable cité avec l'établissement industriel intrigant et rebutent le typologiste : l'usine, c'est la ville ; non, ce sont deux sœurs ; oui, mais alors une grande et une petite, l'aînée et la cadette, clairement hiérarchisées : à Montceau, « la prospérité parallèle et en quelque sorte subordonnée de la Ville par rapport à la Mine habitua peu à peu les gérants de la Compagnie à considérer la Cité nouvelle comme une annexe de l'établissement industriel »²¹, Telle une peau de chagrin, la ville se rétrécit jusqu'à n'être plus que le justaucorps de l'atelier, un ample vêtement enserrant la fosse : « *Demain est-il vraiment une ville ? Cette agglomération n'est-elle pas plutôt un vaste atelier ?* »²² La ville se dissout ; au-delà de l'usine, rien, sinon un

19. E. Cheysson : *Le Creusot, condition matérielle, intellectuelle et morale de la population* — 1869, p. 9.

20. P. Bruyelle : « Charbon et urbanisation dans l'Europe de l'Ouest », in *Charbon et Sciences humaines*, Colloque de Lille, Mouton 1966, p. 335.

21. Dr Laroche, *op. cit.*, p. 91.

22. A. Juresnil : *Denain et l'Ostrevant*, 1936, p. 196. Philéas Levesque, linguiste réputé, trace en 1906, un tableau de la cité : « A Demain, il y a partout du charbon, des machines, des cheminées et de lourdes bâtisses noires dont les

habitat. Des « fonctions » urbaines, ne reste que le logement, écrasant, omniprésent. Camp, colonie ouvrière, la cité minière se réduit à un *habitat de masse* : « la cité montcellienne... n'est qu'une succession de maisonnettes entourées de verdure »²³.



Masse et ruche

A la ville minière s'oppose le grand magasin. Voyez le *Bonheur des dames* ! Là, nous dit Michel Serres, « tout fonctionne à la vapeur »²⁴. Le magasin est un moteur, une machine qui luit, chauffe, flambe, consomme et détruit fournisseurs ou concurrents, absorbe et rejette vendeuses et clientes. Colossale machine à fabriquer de l'or, chaufferie ardente, la « cathédrale du commerce moderne »²⁵ — cette « tentation immense » — est une « mécanique à manger les femmes ». En ce « temple élevé au culte du corps de la femme » s'expérimente une physique du pouvoir appliquée à la maîtrise des masses denses, ouvertes, croissant à l'infini. Avec une singulière prescience, en tous points dissemblable de la profonde aversion des corps à corps, la phobie du contact même, déployée par les maîtres du coron, Octave Mouret, imprimant au magasin tout entier un violent

fenêtres laissent apercevoir des poulies, des volants, des treuils. De place en place, la plaine environnante se bossue de ces énormes taupinières brunes qu'on nomme pittoresquement des « terris » et que revêt tardivement une maigre végétation. Tout cela, quoi qu'on en ait dit, n'est ni laid, ni triste : c'est quelque chose de neuf et d'inaccoutumé qui montre l'homme pétrissant à son gré l'image de la nature. Ce n'est point de passés fabuleux ou mélancoliques que l'on rêve ici, mais de lutte sans merci contre le destin ». Cité par Michel Lancelin : *Evolution industrielle de la ville de Denain*. DES Lille, 1954 (dactyl.).

23. Dr Laroche, *op. cit.*, p. 154.

24. *Feux et signaux de brume*, Zola, Grasset 1975, p. 282.

25. E. Zola : *Au Bonheur des dames*, Pléiade, t. III, p. 612. Les guillemets qui suivent s'appliquent au même ouvrage.